Introduction.

Un bon mort est un mort mort : vive Victor Cousin !

Delphine Antoine-Mahut(1), Daniel Whistler(2)

(1) ENS de Lyon, IHRIM, CNRS UMR 5317, LABEX "COMOD"

(2) Royal Holloway, University of London

Dans l'histoire de la philosophie, les termes en « isme » désignent des étiquettes forgées dans des interactions polémiques. Ils renvoient au moins autant à des accusations voire à des insultes, qu'à des signes de ralliement. Mais dans l'histoire de la formation d'un « isme », la dimension critique précède généralement la revendication positive. On est d'abord un « sale », un « méchant », un « coupable », un « pauvre », un « fou », un « trop », matérialiste ou idéaliste, rationaliste ou empiriste, partisan de telle ou telle secte philosophique... avant de l'être « proprement », « véritablement », ou « équitablement ».

Or de ce point de vue, l'éclectisme attaché au nom de Victor Cousin présente une singularité. D'une part, il fait fonds sur un héritage positif : celui des philosophies du jugement libre chez Christian Thomasius et Johann Jakob Brucker et du projet encyclopédique de Diderot et des « philosophes » du dix-huitième siècle, qui aspirait à mettre l'ensemble des connaissances utiles à disposition du plus grand nombre. Et ce sont les choix opérés par Cousin dans les philosophies passées afin d'institutionnaliser une « philosophie d'Etat »[1] libérale, qui suscitent ensuite des critiques massives. D'autre part, ces représentations critiques sont aujourd'hui remises sur le chantier. Nous, entendons par là : nous autres historiens de la philosophie, particulièrement en France, serions encore éclectiques mais sans le savoir, et, pour cette raison même, de façon bien plus problématique que « Victor », dont nous souhaiterions pourtant nous « débarrasser » :

1. P. Vermeren, Victor Cousin. *Le jeu de la philosophie et de l'Etat*, Paris, L'Harmattan, 1995.

> « Il faut que nous osions nous le dire à nous-mêmes : Cousin hante nos esprits de philosophes à la manière d'un inconscient théorique, comme un impensé qui précède toutes nos pensées et les incline dans un certain sens. » [2]

Selon Pierre Macherey, « l'influence silencieuse » de l'éclectisme cousinien sur nos conceptions de l'enseignement philosophique et du pouvoir philosophique ainsi que sur la pratique de l'histoire de la philosophie, est assourdissante. La conception de la philosophie attachée au nom de Cousin et son héritage institutionnel restent au cœur du fonctionnement de la discipline. Pierre Macherey en conclut même : « Nous ne sommes toujours pas sortis du XIX^{e} siècle » [3].

La survie des Humanités, dans un contexte où elles se sentent régulièrement menacées, pourrait ainsi résider dans un nouvel éclectisme, plus ouvertement politisé [4], abandonnant cette illusoire impartialité dont nous nous réclamons souvent, en histoire de la philosophie, pour nous disculper d'être restés cousiniens. Etre éclectiques aujourd'hui, ce serait accepter de renoncer à la navrante « neutralité » telle qu'elle s'illustre exemplairement dans l'exercice très français de la dissertation de philosophie générale [5]. Ce serait retrouver cet esprit critique qui caractérise au premier chef la pensée autonome [6]. A partir de Cousin et avec ou malgré lui, ensuite, il s'agirait de redonner à l'histoire de la philosophie son contenu éminemment philosophique.

En revenant sur l'éclectisme comme arme philosophique, c'est cette dimension *éminemment paradoxale* de la démarche cousinienne que nous souhaitons interroger. Il est impossible de s'en débarrasser, si tant est que nous le dussions, sans y revenir. Soit Victor Cousin est un mort mort. Soit il faut se demander pourquoi il continue de nous hanter. Dans les deux cas, ce sont bien la vitalité de l'histoire de la philosophie et de son enseignement qui sont en jeu.

---

2. P. Macherey, *Histoires de dinosaure. Faire de la philosophie, 1965-1997*. Paris, PUF, 1999, p. 197.
3. *ibid.*, p. 198.
4. Y. Citton, *Lire, interpréter, actualiser*. rééd. 2017. Cet ouvrage est le prolongement d'un travail réflexif et critique engagé dès 1989 dans un écrit publié sous un pseudonyme aux éditions de la Part-à-Taupes ; *Plaidoyer pour les lectures actualisantes. Essai d'ontologie herméneutique.*
5. F. Châtelet, *La philosophie des professeurs*, Paris, Grasset, 1970, p. 174-177. Après avoir décrit l'"idée directrice" de l'éclectisme cousinien comme une sélection et une mise en ordre des doctrines philosophiques du passé aux fins de "former de bons fonctionnaires, de bons pères de famille (et) de bons citoyens", F. Châtelet explique que si "l'opération a été menée à visage découvert en France, à partir de 1830", l'éclectisme académique contemporain, lui, "est à la fois moins solide et moins franc. Il est moins solide dans la mesure où il n'a plus la force d'affirmer tranquillement qu'il milite pour la défense des saines valeurs—Le Vrai, le Beau, le Bien—et de l'ordre qui les a produites. Du coup, il doit devenir moins franc : c'est alors qu'il constitue son recueil de résumés doctrinaux, de citations ou de textes. L'histoire de la philosophie ainsi comprise n'est plus qu'une couverture : la philosophie n'osant plus avouer son caractère foncièrement idéologique prend pour matériau de son exposition un passé, dont elle se fera un devoir de critiquer certains aspects, mais qu'elle aura défini d'abord comme essentiellement vénérable".
6. C'est précisément *contre* les résurgences contemporaines de l'éclectisme que Joan Wallach Scott revendique le « critical insight » que peut donner une théorie post-structurale bien comprise : « What I am against is the notion, implied in the uses of eclecticism I have cited, that we are no longer subjecting the foundational premises of our disciplines or, for that matter, our era to rigorous interrogation, no longer asking how meaning is constructed and what relations of power it supports, but instead applying so many useful methods in a common empirical enterprise in which even radical insight is presented simply as new evidence and the conceptual foundations of disciplinary practice are left safely in place. Eclecticism in the highly specific usage I have referred to, connotes the coexistence of conflicting doctrines as if they were no conflict, as if one position were not an explicit critic of another. » (« Against Eclecticism », *differences* 16.3 (2005) : 116.

Ainsi, ce volume propose une « hantologie » de Victor Cousin, c'est-à-dire une enquête sur la théorie et la pratique de Cousin, d'une part, et une réflexion sur la manière dont ces dernières nous hantent encore, d'autre part. Les interventions examinent particulièrement : (1) La spécificité conceptuelle de l'éclectisme cousinien, du point de vue des emprunts et démarcations revendiqués, comme du point de vue de ses nombreuses critiques, à compter des années 1820 ; (2) L'existence d'autres formes d'éclectisme, au XIX^{e} siècle, que l'éclectisme cousinien, et les interactions éventuelles entre elles ; (3) La pratique de l'éclectisme par Cousin et ses étudiants et la façon dont ces pratiques continuent d'informer l'historiographie de la philosophie aujourd'hui ; (4) La politique philosophique — à la fois explicite et implicite — dans la pratique éclectique de Cousin et son héritage institutionnel, tant en France qu'à l'étranger.

Il semble que Cousin ait revendiqué publiquement l'éclectisme pour la première fois dans la préface aux *Fragments philosophiques* de 1826, dont la publication fait suite à son éviction de l'Université en raison de ses idées libérales. Dans un contexte politique dans lequel il est personnellement attaqué, mais dans lequel il s'est massivement rallié la jeunesse étudiante [7], l'éclectisme est ainsi, à la fois, un militantisme et un signe de ralliement. D'un côté, il se présente comme la version irénique et élargie d'un projet bon dans son inspiration mais étriqué dans ses applications. Il s'agit d'appliquer à l'âme humaine une méthode d'investigation empirique que Bacon et ses successeurs avaient cantonnée à la science de la nature. Mais pour cette raison même, la nouvelle psychologie, ou le nouveau spiritualisme ainsi définis, portent avec eux une charge lourde contre l'ensemble des « philosophes » du dix-huitième siècle, représentés par Condillac. Le « sensualisme » épistémologique de ces derniers a entraîné les errances politiques et morales de la Révolution. L'illusion de continuité est donc en réalité une rupture avec les Idéologues. Elle traduit la revendication, de plus en plus guerrière au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, d'un retour au cartésianisme « pur » des idées innées, fondant la véritable philosophie sur une interprétation rationaliste de l'enthymème « Je pense, donc je suis » et des preuves de l'existence de Dieu. En insistant sur sa dimension psychologique et rationnelle, et en repensant les limites assignées à la rationalité humaine par des prédécesseurs se trouvant au présent des successeurs positivistes, le nouvel éclectisme se démarque donc aussi de ceux qu'il désigne comme les « spiritualistes théologiens ». En prenant en charge l'écriture de sa propre histoire, et en circonscrivant ses contours par rapport à ceux qu'il souhaite que l'on considère comme ses autres, l'éclectisme militant affirme à la fois son magistère et sa capacité à faire école.

Cette ambiguïté constitutive de l'éclectisme, à la fois irénique et guerrier, syncrétique et exclusif, peut s'illustrer par deux dimensions des critiques auxquelles il a toujours été soumis :

7. Sur ce point, *cf.* la préface de de R. Ragghianti et P. Vermeren à *Victor Cousin : Philosophie morale (1819-1820),* texte établi par Sylvain Matton, Paris, Classiques Garnier, 2019.

(1) Selon un premier réseau d'arguments, l'éclectisme désigne une marqueterie faite d'emprunts étrangers mal ajustés : au sens intime des Ecossais (essentiellement à Reid, via Paul Royer-Collard et Dugald Stewart) et aux Allemands (à Kant pour une forme affadie de criticisme et de rationalisme ; à Hegel pour une conception non maîtrisée de l'histoire de la Raison, procédant par succession et récurrences de ismes : l'idéalisme, le scepticisme, le sensualisme et le mysticisme). Il s'agit d'un type fade de psychologie, ni vraiment rationaliste, ni vraiment empirique. C'est une philosophie du ni... ni, qui propose des textes sans véritable auteur. Ce n'est donc, finalement, pas une philosophie du tout.

(2) Un deuxième réseau d'arguments montre que, sous couvert de concilier le meilleur des philosophies du passé, l'éclectisme désigne une philosophie lâche et biaisée, qui ne se dit pas frontalement, mais qui s'avance masquée, derrière des figures philosophiques et *via* des cours d'histoire de la philosophie. C'est ce que Ferrari décrit comme « la marche oblique de l'éclectisme », qui ne s'explique « par aucun livre dogmatique ». Cousin ne se montrerait ainsi que « de profil », mais jamais « à découvert » [8].

La synthèse de ces deux arguments produit ce qu'il faut bien appeler une *philosophie de la réaction*. C'est la philosophie tiède et réactionnaire de la Charte et de la monarchie constitutionnelle. Elle procède de la négation des progrès permis par la Révolution Française, de la négation de l'idée de perfectibilité humaine et de toutes ses implications. Les progrès de la science sont évincés au profit du primat écrasant d'une métaphysique arriérée, dont Condillac a montré toute la caducité. L'éclectisme est une philosophie de la discontinuité, qui joue le XVII^{e} siècle contre le XVIII^{e} :

> « Voilà la disposition originelle, la préparation de cœur, si je puis m'exprimer ainsi, qui a engendré l'éclectisme. Il s'est trouvé des hommes qui avaient étudié la psychologie, et qui étaient restés étrangers au mouvement du siècle, étrangers à l'histoire ; des hommes qui ne procédaient pas de l'esprit émancipateur du XVIII^{e} siècle, des hommes pour qui la Révolution Française n'était pas plus que tout autre événement historique ; des hommes façonnés dans l'école officielle et réactionnaire de l'Empire. Ces hommes ainsi faits, ces hommes sans tradition, sans racines spirituelles dans le passé, se trouvaient placés entre la philosophie du XVIII^{e} siècle et l'école théologique. N'ayant pas par eux-mêmes une philosophie, et habitués à considérer la philosophie du XVIII^{e} siècle comme du matérialisme, précisément parce qu'ils ne l'avaient comprise qu'en psychologues, ils prétendirent intervenir généreusement entre le sensualisme et la théologie :

8. J. Ferrari, *Les philosophes salariés*. Préface de S. Douaillier et P. Vermeren, Paris, Payot, 1983, chap. IV, p. 93.

ils se firent spiritualistes, mais spiritualistes rationalistes ; et ils appelèrent cela de l'éclectisme. » [9]

Chacune des contributions de ce volume interroge, à sa manière, la dimension « politique » de l'historiographie éclectique, au sens où Catherine König-Pralong le définit dans *Médiévisme philosophique et raison moderne de Pierre Bayle à Ernest Renan* [10] : l'historiographie philosophique « prend une dimension politique lorsqu'elle enquête sur les intérêts et les fins des différents historiens de la philosophie et sur les raisons de leurs sélections ».

La première section concerne le passé de l'éclectisme en deux sens : au sens de la généalogie de la doctrine cousinienne, et au sens du passé que l'éclectisme cousinien construit. Gilles Barroux revient aux Encyclopédistes français du XVIII^e^ siècle. Il retrace l'avènement d'un idéal éclectique dans la bibliothèque décrite par Formey et le célèbre article de Diderot, en nous donnant ainsi les moyens de mieux comprendre comment Cousin et son entourage s'en réclameront ou s'en démarqueront ensuite. Ayşe Yuva, Renzo Ragghianti et Mario Meliadò interrogent les passés construits par Cousin. Ayşe Yuva s'intéresse aux commencements de la philosophie et particulièrement à l'Orient comme scène du passé philosophique ; Renzo Ragghianti compare les mythologies cousiniennes de l'Orient aux sciences de la mythologie germanique, très populaire au XIX^e^ siècle ; et Mario Meliadò analyse l'intrication du philosophique et du politique dans l'historiographie cousinienne des philosophes de la Renaissance italienne, *via* les critiques de Ferrari.

La deuxième section est consacrée aux historiographies, éclectiques ou non, alternatives à celles de Cousin. Félix Barancy montre comment les différentes éditions de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France*, de Jean-Philibert Damiron, signent l'acte de naissance de l'école éclectique et s'efforcent ensuite d'en maintenir la légitimité. Patrice Vermeren analyse l'histoire anti-cousinienne des philosophes persécutés, de Joseph Ferrari ; enfin, *via* l'étude des principaux arguments de la polémique menée par le docteur Pierre-Victor Renouard contre l'éclectisme philosophique, Samuel Lézé met au jour l'importance de ce dernier dans la formation et la justification d'un éclectisme médical essentiellement soucieux d'efficacité pratique.

La troisième et dernière section porte sur les héritages de Cousin et de l'éclectisme français, hors de France et jusque dans la période contemporaine. Catherine König-Pralong analyse la réception extrêmement riche de Cousin en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, dès le XIX^e^ siècle. Elle montre comment les intellectuels, outre Manche et outre Atlantique, attribuèrent à l'éclectisme un caractère national parfois paradoxal et l'introduisirent dans le canon de la philosophie moderne continentale. Les deux

9. P. Leroux, *Réfutation de l'éclectisme, où se trouve exposée la vraie définition de la philosophie, et où l'on explique le sens, la suite, et l'enchaînement des divers philosophes depuis Descartes*, Paris, Gosselin, 1839, p. 66. Sur Leroux et Cousin, *cf.* L. Rey, *Les enjeux de l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle. Pierre Leroux contre Victor Cousin*, Paris, L'Harmattan, 2012.

10. Catherine König-Pralong, *Médiévisme philosophique et raison moderne de Pierre Bayle à Ernest Renan,* Paris, Vrin, 2016, p. 12.

contributions suivantes montrent l'actualité des idées de Cousin en Amérique latine. Via l'analyse de l'importance de l'œuvre de Gonçalves de Magalhães, Julio Canhada met au jour le lien entre les tentatives de constitution de ce que pourraient être un philosophe brésilien ou une philosophie brésilienne, et un idéal universel de la nation et de l'histoire, incarné par Cousin. Et Mario Alejandro Molano Vega montre comment, en passant par Cuba, l'éclectisme cousinien a irrigué la philosophie colombienne depuis le XIX^{e} siècle et servi de fondement politique au républicanisme sud-américain. Le dernier chapitre revient à la France. Daniel Whistler y décrit les convergences entre les deux historiographies ministérielles de Cousin et de Malraux.

Enfin, dans une postface au volume, Pierre-François Moreau et Patrice Vermeren réfléchissent sur la mort du cousinisme *via* les récits de Prosper Mérimée et Jules Barthélémy Saint-Hilaire sur la mort de Cousin lui-même. Ils concluent que même si « le cousinisme est bien mort trois fois : politiquement au milieu du siècle, philosophiquement à la fin du Second Empire, institutionnellement, ou pédagogiquement, dans la lente agonie de la fin du siècle », « ... il y a bien quelque chose de lui (Cousin) qui ne meurt pas : la façon française de philosopher, et les exercices et institutions qui l'accompagnent. » Quelque-chose de l'héritage de Victor Cousin *vit et survit donc encore, après ces morts.*

Les recherches sur l'éclectisme cousinien se sont développées en France à compter des années 1970. Nous savons particulièrement gré à Pierre-François Moreau et à Patrice Vermeren d'avoir présidé la journée d'études dont ce volume est issu et de l'avoir enrichie d'analyses et d'anecdotes permettant de mieux comprendre la complexité des enjeux politiques de l'éclectisme. Leurs travaux, ainsi que ceux de François Azouvi, Olivier Bloch, Carlo Borghero, Jean-François Braunstein, Jean-Pierre Cotten, Stéphane Douailler, Pierre Macherey, Michel Malherbe, Christiane Mauve, Michel Narcy, Georges Navet, Serge Nicolas, Gregorio Paia, Philippe Régnier, Lucien Sève, ou bien encore Frédéric Worms ont montré le chemin à de nouvelles générations de chercheurs.

Les recherches sur le XIX^{e} siècle français se sont encore diversifiées ensuite en histoire, sociologie et histoire de la philosophie avec les travaux de Bertrand Binoche, Christophe Bouton, Anastasios Brenner, Laurent Clauzade, Frédéric Brahami, Jean-Luc Chappey, Pierre F. Daled, Jeremy Dunham, Laurent Fédi, Ludovic Frobert, Jan Goldstein, Vincent Guillin, Laurence Loeffel, Warren Schmauss, Thibaud Trochu ou bien encore Donald R. Kelley, ainsi que dans le sillage de la nouvelle sociologie des philosophes qui, après les travaux de Randall Collins aux USA, s'est développée en France via les recherches de Jean-Louis Fabiani et Louis Pinto.

Un signe important de vitalité d'un domaine de recherche est le nombre de thèses : après la thèse de Lucie Rey sous la direction de Patrice Vermeren, celle de Anne-Claire Husser sous la direction de Pierre-François Moreau, celle de Louise Ferté sous la co-direction de Antony McKenna et Pierre-François Moreau, celle d'Antoine Bocquet sous la direction de Bruno Karsenti, ou bien encore, celle de Julien Pasteur sous

la direction de Robert Damien ; de nouveaux doctorants et post-doctorants se sont lancés sur les traces de Victor Cousin et ses contemporains : Félix Barancy, Sarah Bernard-Granger, Giuseppe Bianco, Maxime Javaloyes, Romain Hacques, Grégoire Sanchez, Pietro Terzi, Catherine Tromelet, Denise Vincenti, Tulio Viola...

Un autre signe de cette vitalité est l'internationalisation, ces dernières années, des travaux sur l'éclectisme cousinien et la philosophie spiritualiste française. Dans ce volume, les contributions de Mario Alejandro Molano Vega et de Julio Canhada montrent le développement de ces recherches en Amérique latine, aujourd'hui. [11] Au delà de ce volume, il y a des publications communes, récentes ou à venir, comme le numéro spécial du *British Journal of the History of Philosophy*, intitulé « French Spiritualism in Nineteenth-Century France », co-dirigé par Delphine Antoine-Mahut et Mark Sinclair (Université de Roehampton) ; le numéro spécial de *Perspectives on Science*, sur « The debates on Experience in XIXth-century France », co-dirigé par Delphine Antoine-Mahut et Silvia Manzo (Université de la Plata) paru en septembre 2019 ; une édition de traductions et études critiques sur la réception de Hegel et Schelling en France au XIX^{e} siècle, co-dirigée par Daniel Whistler, Kirill Chepurin, Adi Efal et Ayşe Yuva (à paraître chez Springer) ; une édition et traduction des principales préfaces et des principaux *Fragments* de Cousin, avec une introduction et une série d'études sur Cousin, co-dirigée par Delphine Antoine-Mahut et Daniel Whistler, chez Oxford University Press ; ou bien encore, le premier *Oxford Handbook of Modern French Philosophy,* co-dirigé par Mark Sinclair et Daniel Whistler ainsi que le projet en cours d'un volume spécifique de la *Grundriss der Geschichte der Philosophie* sur la philosophie française du XIX^{e} siècle, sous la direction de Gerald Hartung.

Ce paysage, focalisé sur Cousin et son entourage, ne regroupe évidemment pas toutes les études sur la philosophie du XIX^{e} siècle français. Nous souhaitons que ce volume soit un nouveau signe de ralliement pour les jeunes chercheurs et chercheuses qui s'engagent dans cette voie. [12]

Un bon mort est un mort mort : vive Victor Cousin !

11. Sur ce point, voir le numéro 54 paru en 2018 de *Télémaque* coordonné par Patrice Vermeren qui est consacré aux "réformes de la philosophie et de l'Université : contextes français et latino-américain".

12. Ce travail a été réalisé grâce au soutien financier du Projet IDEXLYON de l'Université de Lyon dans le cadre du Programme Investissements d'Avenir (ANR-16-IDEX-0005) et du programme ERC EURIAS. Nous remercions le Collegium de Lyon et son directeur, Hervé Joly, pour son soutien à la publication de ce volume.